

retraite et Société



numéro 35

Conflits de générations ?

C onflits de
génération s ?



Sommaire

Conflits de générations ?	4
Claudine Attias-Donfut, Direction des recherches sur le vieillissement, Cnav	
Parcours de vie, alliances et conflits intergénérationnels	18
Eugene Litwak, Heather Moulton, Dorothy Jones Jessop, Columbia University, Mailman School of Public Health, États-Unis	
Cadrer le débat sur l'équité générationnelle aux États-Unis	50
John B. Williamson, Tay K. McNamara, Boston College, États-Unis	
La politique dans la chaîne des générations	84
Anne Muxel, Cevipof, CNRS-Sciences Po	
Changements dans les rapports entre générations ouvrières Les années quatre-vingt-dix à Sochaux-Monbéliard	108
Stéphane Beaud, Université de Nantes, CNRS, Michel Pialoux, Centre d'études de l'emploi, Centre de sociologie européenne	
L'ambivalence, une clé pour l'analyse des relations intergénérationnelles	140
Kurt Lüscher, Frank Lettke, Université de Constance, Allemagne	
ENTRETIEN AVEC...	
Yannick Moreau	
Entretien le débat public sur les retraites	170
FAITS ET CHIFFRES...	
Les projections du régime général vieillesse à l'horizon 2040	178
Michèle Tourne, directeur de l'actuariat statistique, Cnav	



LE POINT SUR...

Les retraites en France à l'horizon 2040	186
Anne-Catherine Duveau, Cnav	

NOTES DE LECTURE

Analyses critiques	192
Les parutions	206



L'ambivalence,
une clé
pour l'analyse
des relations
intergénérationnelles



L'ambivalence, une clé pour l'analyse des relations intergénérationnelles

par K. Lüscher, F. Lettke

RÉSUMÉ

Lorsqu'on étudie le rôle fondamental des relations intergénérationnelles pour la sociabilité humaine, tant dans la sphère publique et privée qu'en ce qui concerne les interactions entre ces deux sphères, on se heurte – ce qui est plutôt significatif – à une argumentation contradictoire, qui pourrait être qualifiée de «paradoxe générationnel». D'un côté, les relations entre les générations sont perçues comme menacées à tous les échelons (société, organisations, entreprise et famille) ; de l'autre, elles sont considérées comme des liens garantissant l'intégration sociale. Le concept d'ambivalence peut ici constituer une clé pour la compréhension de cette problématique.

La recherche offre, d'une manière générale, un tableau contrasté. D'une part, un nombre considérable d'analyses identifient différentes dimensions de la solidarité intergénérationnelle et présentent des preuves plus ou moins concluantes. D'autre part, on observe que les tensions entre les parents et leurs enfants adultes peuvent conduire à des maltraitances et à d'autres formes de violence. Pour tenter de prendre en compte ce qui semble être des expériences et jugements contradictoires simultanés des relations intergénérationnelles, que ce soit au niveau individuel (interactions personnelles) ou structurel (comportements collectifs et règles institutionnalisées), nous retenons l'hypothèse heuristique générale selon laquelle les relations intergénérationnelles imposent de gérer des ambivalences.

Cet article présente les fondements théoriques de cette approche, qu'il relie en outre à d'autres conceptions actuelles (portant notamment sur la solidarité et les transferts intergénérationnels). Il explore également les éléments qui forment une définition adéquate, ainsi qu'une typologie des ambivalences. Il se penche ensuite sur les aspects fondamentaux de l'instrumentalisation de la notion d'ambivalence et expose les principaux résultats des recherches effectuées à l'université de Constance. Il conclut par des remarques sur les liens entre la démarche proposée et l'étude des sociétés contemporaines.



Ambivalence - a Key to the Analysis of Intergenerational Relations

by K. Lüscher, F. Lettke

ABSTRACT

In regard to the fundamental role of intergenerational relations for human sociality, both in the realm of the private and the public and their interconnectedness, one encounters – significantly enough – a contradictory argumentation, which could be called the «generational paradox». It means, on one side, that intergenerational relations are considered as endangered on all social levels, the society, organizations, firms and the family. On the other side, these relations are seen as ties which guarantee social integration. Here, the idea of ambivalence may serve as a conceptual key.

Indeed, research offers, broadly speaking, a two-sided picture. On one hand, a considerable number of reports have identified different dimensions of intergenerational solidarity and found more or less confirming evidence. On the other hand, one observes that tensions between parents and their adult children can lead to maltreatment, and even to abuse. In an attempt to take into account what seems to be simultaneous contradictory experiences and judgements of intergenerational relations, both on the micro level of personal interaction and on the structural level of aggregated behaviors and institutionalized rules, the general heuristic hypothesis is suggested which states that intergenerational relations imply dealing with ambivalences.

This contribution exposes the theoretical foundations of this perspective, and its connection to other current perspectives (e.g. solidarity, intergenerational transfers). In addition, it explores the dimensions of an appropriate definition and a typology of ambivalences, and discusses the basic issues of the operationalization of the concept. It reports the main results of the studies conducted at the University of Konstanz. It concludes with remarks on the connections of the proposed approach to the study contemporary societies.



KURT LÜSCHER, FRANK LETTKE, UNIVERSITÉ DE CONSTANCE, ALLEMAGNE

L'ambivalence, une clé pour l'analyse des relations intergénérationnelles¹

■ Considérations conceptuelles

Le nombre croissant d'études consacrées aux relations intergénérationnelles au sein des familles reflète l'importance de ces relations dans les sociétés contemporaines, à la lumière de la dynamique et des contradictions des processus de modernisation. Dans le domaine de la recherche empirique, il importe de prendre en considération la diversité phénoménologique des relations intergénérationnelles, qui découle des changements démographiques, sociaux et culturels :

- avec l'augmentation de l'espérance de vie² (longévité accrue), parents et enfants, et trois générations, voire quatre, se côtoient plus longtemps (même si les femmes ont des enfants plus tard qu'autrefois)³. Ces mutations démographiques ouvrent la voie à des relations intergénérationnelles plus étendues qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire⁴, mais aussi à des conflits d'intérêts, souvent refoulés.

¹ Les recherches menées entre 1998 et 2001, et sur lesquelles se fonde cet article, ont reçu le soutien de la fondation Fritz Thyssen et ont été menées dans le cadre du programme d'étude « Société et famille » (Forschungsschwerpunkt « *Gesellschaft und Familie* ») à l'Université de Constance (avec l'aide du *Land* de Baden-Wurtemberg).

² En Allemagne, les hommes nés entre 1901 et 1910 avaient une espérance de vie de 45 ans, contre 48 pour les femmes. On estime que les hommes nés entre 1995 et 1997 peuvent espérer vivre 74 ans, et les femmes 80 ans (source : *Statistisches Bundesamt*, 2000. Pour des données plus différenciées, cf. Engstler, 1999).

³ Voici un seul exemple concernant l'Allemagne : à 10 ans, 13 % des personnes nées entre 1941 et 1946 avaient connu leurs quatre grands-parents. Parmi les personnes nées entre 1981 et 1986, cette proportion est de 36 % (Lauterbach, 1999).

⁴ Les statistiques relatives aux familles et aux ménages sont fournies par Engstler (1999). Les aperçus généraux sur les familles en Europe proviennent de Bégeot/Fernandez-Cordon (1997) et de Höpflinger (1997).

- l'existence d'autres schémas de formation de la famille – cohabitation, unions successives, couples dont les deux membres vivent chacun de leur côté – remet en question les modes traditionnels d'interaction entre les générations (cf. par exemple, Coontz, 2000).
- les évolutions sociétales qui vont dans le sens d'une réorganisation de la protection sociale, la reconnaissance politique du pouvoir des différents groupes et cohortes d'âge, ainsi que la répartition du savoir et des compétences entre les générations, influent sur la prise de conscience, la compréhension et la pertinence de ces cohortes.

Il faut bien comprendre que la pluralité phénoménologique et structurelle des relations intergénérationnelles est modelée par les différences culturelles, et par l'intervention de l'État dans l'organisation de la protection sociale et de la médecine, sur la base de conceptions générales de la famille⁵. D'un point de vue théorique, cette prise de conscience de la pluralité renforce les ambiguïtés et les contingences⁶.

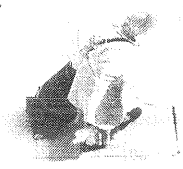
Au-delà de ces différences, et de celles entre les structures sociétales – notamment dans l'organisation de la protection sociale –, il convient de noter que la recherche est, d'une manière générale, bipolaire, en Europe comme aux États-Unis.

D'un côté, un nombre considérable d'analyses identifient différentes dimensions de la solidarité intergénérationnelle et présentent des preuves plus ou moins concluantes. Citons, à cet égard, les contributions fondamentales de Bengtson et de ses collègues (Bengtson *et al.*, 1985 ; Bengtson, Roberts, 1991)⁷,

5 À propos des conséquences pour la protection sociale, cf. par exemple, Dreman (1997), Gauthier (1996), Coontz (2000) et Kaufmann (2000).

6 Cet argument est développé, avec référence au post-modernisme, dans Lüscher (1998). Cf. également Marris (1991 et 1996).

7 Partant de la notion de solidarité pour laquelle son équipe et lui-même ont élaboré plusieurs théories différenciées, Bengtson souligne que le conflit est aussi une composante des relations sociales. Il considère donc sa démarche comme une synthèse de la théorie de l'interactionnisme symbolique, de la théorie du conflit et de la théorie fonctionnaliste (communication personnelle). Voir également son discours pour le prix Burgess (*Burgess Award Lecture*, Bengtson, 2001), et notamment son analyse des conséquences pour les recherches sur les familles multigénérationnelles. Cependant, comme nous le montrerons plus loin, nous ne considérons pas que l'ambivalence est synonyme de conflit. À cet égard, consulter aussi, d'une part, les articles du groupe travaillant sur le projet Oasis qui mène actuellement une étude internationale sur « Vieillesse et autonomie : le rôle des systèmes de services et la solidarité intergénérationnelle » (Lowenstein *et al.*, 2000) et, d'autre part, particulièrement sur l'importance de l'ambivalence (Kingston *et al.*, 2000, ainsi que Scharf *et al.*, 2000).



et, antérieurement, de Hill (1970). En Europe, on trouve également des évaluations nationales des transferts entre trois générations : ce sont les personnes âgées qui assurent le financement, tandis que les jeunes s'occupent des courses et assurent l'aide et les soins au quotidien. Ces transferts intergénérationnels sont au cœur des travaux pionniers d'Attias-Donfut (1992 et 1995) en France, de Kohli *et al.* en Allemagne (Kohli, 1999 ; Kohli, Künemund, 2000 ; Kohli, Szydlík, 2000), de Walker (1996) au Royaume-Uni, et de Thompson (1996) en Nouvelle-Zélande. Les comparaisons internationales émanent de Rein (1994) et de Künemund et Rein (1999)⁸. De l'autre côté, la recherche confirme que les tensions entre les parents et leurs enfants adultes peuvent conduire à des maltraitances et à d'autres formes de violence. Pillemer et Suitor (1992) proposent une vue d'ensemble de ces études. Parallèlement, les difficultés émotionnelles des aidants sont largement reconnues.

Au vu de ces résultats contrastés, les critiques soulignent la nécessité de cadres théoriques et conceptuels nous permettant de prendre en compte les multiples facettes des relations intergénérationnelles, et de les structurer avant toute orientation théorique générale. C'est, en particulier, le point de vue de Marshall *et al.* (1993), ainsi que celui de Lye (1996). Il importe, entre autres, d'éviter les connotations normatives contenues, du moins implicitement, dans le concept de solidarité dès lors que ce dernier sert de principal point de référence, car la «solidarité» est évaluée de manière positive.

On trouve une approche exhaustive et réfléchie dans Finch et Mason (1992). Ces deux auteurs se concentrent sur les processus de négociation à la fois entre les générations et – pour le partage des tâches concrètes – entre les différents membres de la jeune génération au sein d'une même famille. Le groupe de recherche de Genève (Coenen-Huther *et al.*, 1994) apporte lui aussi un éclairage essentiel. Il articule sa réflexion autour de la notion de «justice». En Italie, Donati (1995) s'intéresse à un autre axe, qui s'articule autour des «relations sociales» en tant qu'orientation de base.

⁸ En Allemagne, en Autriche et en Suisse, la morphologie sociale et la dynamique des relations intergénérationnelles sont examinées dans le cadre de rapports ou de programmes nationaux traitant de la situation des personnes âgées. Voir, pour l'Allemagne, *Bundesministerium für Familie, Senioren, Frauen und Jugend* (2001) [ministère fédéral de la famille, des personnes âgées, des femmes et des jeunes] ; pour l'Autriche, *Bundesministerium für Soziale Sicherheit und Generationen* (2000) [ministère fédéral de la protection sociale et des relations entre générations] et, pour la Suisse, Höpflinger et Stückelberger (1999).

Ces diverses initiatives laissent à penser qu'une conceptualisation novatrice de la dynamique des relations intergénérationnelles doit intégrer la possibilité d'attitudes et de comportements contradictoires, l'importance de ces relations pour la formation identitaire et leur rapport avec les diverses tâches. Cette argumentation est développée par Lüscher et Pillemer (1998), ainsi que par Lettke (2000b).

Sur ce point, dans une tentative de prendre en compte ce qui semble être des expériences et des jugements simultanés contradictoires des relations intergénérationnelles, tant au niveau micro (interactions entre individus) que structurel (comportements collectifs et règles institutionnalisées), le concept d'ambivalence est apparu comme le point de départ d'une autre approche⁹.

Ce concept s'est d'abord révélé être une appellation plausible dans le langage actuel élaboré. Si l'on en retrace l'histoire, on constate qu'il peut être appliqué à l'étude des relations intergénérationnelles. Il a été forgé par le psychiatre suisse Eugen Bleuler¹⁰, qui l'a utilisé comme construction dans la phénoménologie du «négativisme» et le diagnostic de la «schizophrénie» (Bleuler, 1910-1911). Néanmoins, d'emblée, Bleuler a également affirmé que l'on pouvait observer des ambivalences dans les attitudes normales (non pathologiques), car elles renvoient à l'émotion, à la cognition et à la volition¹¹. Dès 1914, il proposait un aperçu encyclopédique des différents usages possibles du terme, notamment pour l'analyse de ce que Freud a appelé plus tard complexe d'Œdipe d'après la mythologie grecque (Bleuler, 1914, p. 103). En nous penchant sur l'histoire de ce concept depuis sa création, nous pouvons distinguer différents axes d'évolution en psychiatrie, psychanalyse,

⁹ Une des premières analyses de la dualité des relations parents-enfants adultes figure dans Cohler (1983). On retrouve ce concept dans Rosenmayer (1983 et 1992) sans définition explicite et/ou instrumentalisation pour la recherche empirique (cf. Lüscher, 2000a).

¹⁰ Plusieurs auteurs, dont Merton et Barber (1963), se réfèrent à une publication, citée comme une étude de Bleuler (1911) qui se révèle être le procès-verbal d'une réunion de la Société suisse des psychiatres, à Berne, en 1910. Ce procès-verbal, rédigé par Riklin, résume une conférence donnée par Bleuler sur le thème de l'ambivalence. Il a été publié dans le premier numéro de la revue *Zentralblatt für Psychoanalyse* (1911, pp. 266-269) et dans la revue *Psychiatrisch-Neurologische Wochenschrift* (1911, pp. 405-407). Le premier intervenant était C.G. Jung, qui jugeait que le terme «ambivalence» pouvait enrichir le vocabulaire psychiatrique.

¹¹ Cognition : processus par lequel un individu acquiert la conscience de son environnement. Volition : faculté d'exercer sa volonté.



psychologie clinique, psychologie sociale, anthropologie sociale, sociologie, critique littéraire et critique d'art, éducation (pédagogie), philosophie et théologie. Dans toutes ces disciplines, l'attention se porte, de manière plus ou moins différenciée, sur le concept d'ambivalence.

En psychanalyse et psychothérapie, S. Freud (1856-1939) a repris ce concept dans plusieurs de ses écrits, souvent en se référant de manière positive à l'invention du terme même. Il l'emploie en premier lieu dans sa théorie du «transfert» et le met également en relation avec la théorie des «pulsions» et du «totem et tabou». Jung, lui, souhaitait appréhender l'ambivalence plus globalement, en tant qu'expression de la polarisation de base. Nombre d'autres auteurs relient ce terme à une théorie de la formation et du développement de l'identité, dans une orientation psychanalytique : Abraham, Klein, Spitz, Erikson, Minuchin, Boszormenyi-Nagi, Stierlin, Richter et Bauriedel, entre autres. Par ailleurs, le terme «ambivalence» se rencontre dans les théories de la motivation et de l'apprentissage formulées par Lewin, Dollard et Miller, Festinger, Heider et Bischoff, et en est venu à être également employé en thérapie familiale (Otscheret, 1988 ; Boss, 1998). Une première approximation permet de conclure que ce concept a été progressivement élargi pour inclure des significations et applications sociales.

La même tendance s'est manifestée en sociologie, sous l'impulsion d'un groupe d'universitaires emmenés par Merton et Barber (1963), ainsi que par Coser (1965). Ces chercheurs ont démontré l'utilité du concept d'ambivalence pour l'analyse des rôles sociaux et des conflits entre ces rôles, de même que pour l'étude organisationnelle et la compréhension des dilemmes survenant dans certaines disciplines, notamment en médecine (Merton, 1976). De plus, Coser met en évidence une affinité avec la théorie du conflit élaborée en sociologie, sans que cette théorie recouvre tout. Ce point mérite attention, car il indique que l'utilisation du concept peut dépendre de choix d'ordre paradigmatique.

Un regain d'intérêt s'est manifesté dans les années quatre-vingt-dix, avec, au premier plan, Bauman (1995) et ses travaux sur le postmodernisme. Sous l'angle sociétal, l'analyse de la structure ambivalente de la catégorie «genre» (*gender*) tient une place importante dans les travaux féministes contemporains. À l'instar de la différenciation entre jeunes et vieux, l'ambivalence renvoie à l'une des conditions fondamentales de la sociabilité humaine. On n'y trouve une référence très récente dans le discours de la

présidence de l'Asa (*American Sociological Association*), prononcé par Smelser en 1997 (Smelser, 1998). Smelser propose de réintroduire cette notion en remplacement, ou, mieux, en complément, des propositions et approches traitant des rapports sociaux en termes de rationalité et recourant au postulat du choix rationnel. Il se réfère ainsi à la pertinence paradigmatique de ce concept. De surcroît, et d'une manière largement compatible avec notre proposition d'appliquer ce concept aux relations intergénérationnelles au sein des familles, il affirme : «*selon mon point de vue, les situations de dépendance nourrissent l'ambivalence, et, par conséquent, ce sont les modèles de comportement fondés sur le postulat de l'ambivalence qui sont les plus appropriés*» (Smelser, 1998, p. 8).

■ Stratégies de recherche : instrumentalisation du concept des ambivalences intergénérationnelles

147

Dans le cadre de la recherche empirique, notamment sur les relations intergénérationnelles, la question clé est celle de l'instrumentalisation du concept. Nous avançons, comme point de départ, que l'étude de ces relations peut être organisée autour d'une hypothèse heuristique générale, selon laquelle *les relations intergénérationnelles imposent de gérer des ambivalences*.

Cette hypothèse peut être considérée comme une méta-hypothèse dans la mesure où c'est une supposition générale qui, sur le plan scientifique, peut se révéler féconde ou inféconde. Dans ce dernier cas, il s'agirait d'une sorte de falsification. C'est pourquoi notre hypothèse est qualifiée à la fois d'heuristique et de générale. En tant que «formulation» générale, elle encourage et nécessite – à divers niveaux – des différenciations conceptuelles dans un dialogue avec les données empiriques, et finit par déboucher sur des opérationnalisations spécifiques. Cette méthodologie s'apparente à l'idée, énoncée par Bronfenbrenner, d'une «recherche en mode découverte» (Bronfenbrenner, Morris, 1998).

L'expression «*imposent de gérer des ambivalences*» postule non seulement la pertinence empirique des ambivalences, mais doit souligner la dimension pragmatique et concrète de notre approche. En d'autres termes, les ambivalences *ne sont pas* considérées comme ontologiquement présentes dans les relations intergénérationnelles, mais plutôt comme une qualité ou une caractéristique empirique qui peut se rencontrer dans un cas



particulier et être attribuée à ces relations d'une manière utile à l'analyse sociale. De plus, cette expérience n'est pas universelle, et la recherche doit étudier et évaluer empiriquement les groupes de populations qui sont confrontés à des ambivalences, ainsi que les contextes et les tâches qui sont susceptibles d'évoquer des expériences d'ambivalence. On peut ainsi mettre au jour différents types d'ambivalences et différentes stratégies pour les gérer.

Compte tenu de l'étymologie et de l'histoire du concept d'ambivalence, et à la lumière des considérations qui précèdent, nous partons de la définition globale suivante : *«On parle d'ambivalences si les polarisations des émotions, des pensées, des relations sociales et des structures (simultanées) jugées pertinentes pour la formation de l'identité individuelle ou collective sont (ou peuvent être) interprétées comme temporairement ou définitivement inconciliables»*. Ces interprétations peuvent être réalisées par les individus ou par des tiers, tels que d'autres membres de la famille, des thérapeutes ou des chercheurs.

Afin d'étudier les relations intergénérationnelles, on pourrait développer cette définition avec les spécifications suivantes :

- les contradictions, conflits et tensions ne sont pas tous considérés comme porteurs d'ambivalences. Seuls ceux interprétés comme non conciliables par une décision ou des choix simples le sont ;
- les expériences interprétées comme «ambivalentes» concernent non seulement les émotions, mais également la cognition et les intentions, et elles sont très souvent intégrées. Il convient que les polarisations soient vécues ou interprétées comme simultanées, par exemple liées les unes aux autres de façon éloquente. Cet aspect temporel peut inclure un intervalle court ou long : il peut notamment renvoyer à des définitions sociales du temps. On peut par conséquent opérer une distinction entre référence à une situation et référence au cycle de vie. Le choix des références temporelles dépend du thème de recherche ;
- l'expérience de ce qui peut être métaphoriquement décrit comme une «juxtaposition en suspens, en expansion» doit être jugée signifiante, ouvertement ou non, pour la constitution de l'identité. Cette référence vient de la psychiatrie et de la psychothérapie. Il peut être opportun de réfléchir à la fois en termes d'identité individuelle et collective. Le second cas renvoie à une perspective sociologique, qui peut tenter d'attribuer des ambivalences à des phénomènes collectifs, tels

que le nationalisme. Identité individuelle et identité collective pouvant être imbriquées, le concept d'ambivalence se présente comme un lien micro-macro.

Le plus souvent, notamment pour l'analyse des relations intergénérationnelles, l'accent est mis sur les expériences des parents et de leurs enfants. Sur le plan stratégique, il peut être particulièrement pertinent d'étudier des familles dans lesquelles les parents sont âgés, car, dans ce cas, parents et enfants peuvent jeter un regard rétrospectif sur leurs longues relations. On peut alors également présumer une plus grande prise de conscience des différents déterminants de ces relations.

Les tentatives d'instrumentalisation du concept d'ambivalence intergénérationnelle entre parents et enfants adultes ont d'abord consisté à replacer celui-ci dans le cadre des récents développements dans ce domaine (Lüscher, Pillemer, 1998). Trois projets empiriques ont suivi. Dans l'étude de 1997, nous nous sommes appuyés sur ce concept pour une analyse des données qualitatives que nous avons obtenues en étudiant comment les relations intergénérationnelles entre enfants adultes (fils et filles) et leurs parents s'organisaient après un divorce (Lüscher, Pajung-Bilger, 1998). À cet égard, sur le plan conceptuel, nous nous sommes principalement attachés à identifier les aspects fondamentaux des relations sociales, jugeant utile de distinguer dimension personnelle et dimension institutionnelle. Pour chacune, nous avons défini des pôles d'expérience ambivalente.

■ La «dimension institutionnelle»

Les relations intergénérationnelles s'incarnent dans un système familial qui se caractérise, pour les sociologues, par les conditions structurelles, procédurales et normatives régnant dans une société donnée. Ces fondements institutionnels façonnent les relations familiales. Ils créent l'«univers familial» dans lequel l'individu naît. Conformément aux prémisses d'une conception pragmatique-interactionniste ou socialo-constructiviste des institutions sociales (cf., par exemple, Berger, Luckmann, 1967, pp. 47-128), ces fondements sont, d'un côté, renforcés et reproduits par la manière dont les personnes vivent leurs relations et peuvent, de l'autre, être modifiés et mener à des innovations. On peut considérer «la reproduction» et «l'innovation» comme les deux pôles du champ social dans lequel la famille se réalise en tant qu'institution. Cette bipolarisation peut être perçue comme reflétant une ambivalence structurelle, du moins du point de vue



de l'observateur scientifique. Les conditions préalables institutionnelles sont toujours des éléments de référence pour toute «définition de la situation» (W.I. Thomas) en termes d'actions concrètes. Un changement radical semble improbable, du moins en l'espace de deux ou trois générations.

Illustrons ce propos par un exemple pris au niveau sociétal. Le terme même de «famille» en tant que catégorie sociale, indépendamment de tous les débats, n'est pas en train d'être remplacé par un autre (malgré certaines propositions dans ce sens). Ce sont plutôt de nouvelles façons de vivre ensemble qui sont actuellement définies par rapport aux modes de vie traditionnels. En témoignage, notamment, l'expression «familles recomposées». Il en va de même au niveau individuel, où la mémoire de l'expérience d'un certain type de famille et d'une certaine conception institutionnalisée de la famille subsiste sur plusieurs générations. Prenons par exemple les recherches sur la mémoire familiale : Segalen (1993, p. 160), ainsi que Lüscher et Pajung-Bilger (1998) parlent d'une transmission qui concerne ce que l'on peut qualifier de modèle consistant (pour une génération) à donner et (pour l'autre génération) à recevoir.

Cependant, il n'est ni utile ni approprié de penser qu'il est possible de reproduire complètement les structures et les formes. Pour le moins, une telle position n'est pas compatible avec une sociologie qui utilise les acteurs comme des sujets (comme, par exemple, dans le modèle de la personnalité de G.H. Mead). La reproduction incomplète est également due à la dépendance de la famille en tant que sous-système institutionnel de la société et à sa relation à son environnement.

■ La dimension «personnelle» ou subjective

Les parents, les enfants et les membres des autres générations parties prenantes partagent un certain degré de similitude, qui pourrait dans une certaine mesure être attribué à l'héritage biologique. Cependant, tout héritage est incomplet, car les mêmes gènes ne se retrouvent pas à 100 % dans chaque parent et chaque enfant. Cette similitude est également renforcée par l'intimité des processus d'apprentissage mutuel. Ces processus peuvent donner lieu à des rapprochements entre les personnes et à une identification subjective. Dans le même temps, et particulièrement lorsqu'on vieillit, la similitude peut également constituer une cause et une raison de prendre ses distances. En fin

de compte, les enfants se forgent une identité personnelle différente de celle de leurs parents.

Ainsi, dans cette dimension intersubjective, nous pouvons aussi postuler une relation d'ambivalence, qui peut être caractérisée par deux termes, «convergence» et «divergence», étiquettes générales qui peuvent être adaptées à des contextes donnés.

En partant de cette base, nous avons développé une série d'instruments destinés à l'analyse quantitative. Une enquête téléphonique (1998) a été réalisée, afin de collecter des informations sur l'organisation de la vie des familles de la région de Constance, en Allemagne. Les personnes interrogées ont été sélectionnées à partir de ces données, et des entretiens personnels ont été menés avec elles et leur famille lors de l'étude de 1999¹². Le questionnaire était articulé autour des notions suivantes¹³ :

- *évaluation des relations* : les personnes décrivent leur perception des différentes relations ;
- *conscience de l'ambivalence* : les personnes nous parlent de l'ambivalence dont elles ont fait l'expérience, ou bien nous comparons les déclarations contenant des évaluations de relations caractérisées par une ambivalence ;
- *gestion* : les personnes nous disent comment elles gèrent les ambivalences ;

¹² Sur les 528 personnes qui ont répondu à l'enquête de 1998, environ 90 ont été sélectionnées selon trois critères. Premièrement elles devaient se trouver dans une position intergénérationnelle, afin d'accroître les chances d'interview de suivi avec les membres de leur famille. Deuxièmement sachant que nous nous attendions à ce qu'éducation et ambivalence soient liées, nous avons fait une distinction entre niveau d'instruction formel élevé et faible. Troisièmement, et afin de pouvoir comparer les familles ayant beaucoup ou peu d'expériences de l'ambivalence, nous avons également opéré une distinction entre les cas d'ambivalence forte ou faible déclarés. À partir de ces 90 personnes, nous avons aussi tenté d'interroger les parents (lorsque les personnes interrogées appartenaient à la génération des enfants adultes) ou les enfants adultes (lorsqu'elles appartenaient à la génération des parents). La base de données qui a en résulté pour l'étude de 1999 comportait 52 interviews avec des enfants adultes et 72 interviews avec des parents. Dans ces 124 interviews, les personnes interrogées faisaient référence à 255 relations dyadiques. Ces 255 dyades constituent la base de la plupart des analyses mentionnées dans ce document. Nous souhaiterions remercier David Klein, qui nous a suggéré cette méthode d'analyse. Les résultats détaillés de cette étude sont exposés dans le document de travail n° 34 de Böhmer (2000), Lettke (2000a) et Lüscher *et al.* (2000a).

¹³ Les instruments de recherche en allemand et en anglais sont disponibles sous le titre *Arbeitspapier Nr. 34.4* (cf. Lüscher *et al.* 2000b).



- *société* : perception des relations entre générations dans la société au sens large ;
- *image de la famille* : opinion des personnes interrogées sur «l'image bourgeoise de la famille», composée d'aspects morphologiques et de la répartition des tâches entre sexe ;
- *questions diverses* : ces questions sont destinées à collecter des informations sur les traits de la personnalité et les variables sociodémographiques qui nous aideront à trouver des différences générales dans les réponses.

■ Résultats

Sur la base de nos considérations conceptuelles et de notre mise en œuvre, les ambivalences peuvent être diagnostiquées soit par les personnes interrogées elles-mêmes, soit par les scientifiques. Dans le premier cas, les ambivalences font partie de l'expérience et de la connaissance quotidiennes. Elles sont présentes dans les pensées, les sentiments et les déclarations des personnes interrogées, et les questions correspondantes peuvent directement aborder le sujet. Dans le deuxième cas, il est possible de diagnostiquer les ambivalences par une comparaison scientifique, ou un tableau synoptique. Par exemple, un simple tableau à entrées multiples présente des informations à un niveau analytique élaboré. Là encore, l'analyse se fonde sur les réponses des personnes interrogées, mais les descriptions de l'ambivalence n'impliquent pas forcément que ces personnes soient conscientes de ce phénomène. C'est la raison pour laquelle ces constats relèvent de ce qu'on pourrait appeler «le savoir scientifique». Dans cette section, nous allons tout d'abord évoquer l'expérience quotidienne, avant de procéder à une analyse différenciée.

■ Expériences quotidiennes de l'ambivalence

Notre hypothèse selon laquelle les relations intergénérationnelles supposent de gérer des ambivalences résume une expérience partagée par presque tout le monde. Les parents comme les enfants adultes se sentent très souvent tiraillés entre deux directions. Ce constat est corroboré par l'étude de 1999.

Lorsqu'on leur a demandé dans quelle mesure elles se sentent tiraillées entre deux directions, seulement 20 % des personnes interrogées ont déclaré n'avoir jamais éprouvé ce sentiment¹⁴.

Tableau 1

Sentiment de tiraillement entre deux directions

	<i>En pourcentage</i>
Très souvent	4 %
Souvent	11 %
De temps en temps	30 %
Rarement	35 %
Jamais	20 %

N = 255 dyades.
Source : Etude de 1999.

La pertinence du thème de «l'ambivalence» dans la vie quotidienne est également soulignée par le constat que 39 % des personnes interrogées déclarent avoir «souvent» ou «très souvent» pensé à l'ambivalence dans le passé. Seulement 3 % considèrent que le terme «ambivalence» ne s'applique pas à leur situation.

¹⁴ Cf. Lüscher *et al.* 2000b. Les fréquences mentionnées font référence soit à des dyades, soit à des personnes, suivant que la question vise la relation de l'interviewé aux autres ou à lui-même. La question 18 était libellée en ces termes : «*Il arrive que les membres d'une famille se sentent tirillés entre deux directions dans leurs relations avec les autres. Lorsque vous pensez à votre relation avec [telle personne], avec quelle fréquence vous sentez-vous tirillé entre deux directions ?*». D'autres questions sur l'expérience de l'ambivalence font référence au stress provoqué par les ambivalences (question 19) et aux orientations comportementales opposées, dans le cadre de relations dyadiques, ainsi que dans la famille dans son ensemble (questions 15, 16, 22 et 23).

**Tableau 2****Pensées concernant l'ambivalence¹⁵**

	<i>En pourcentage</i>
Très souvent	9 %
Souvent	30 %
De temps en temps	39 %
Rarement	19 %
Jamais	3 %

N = 123 personnes.
Source : Étude de 1999.

Contrairement à une opinion très répandue, les ambivalences, au sens d'un sentiment de tiraillement entre deux directions, ne sont jugées négativement que par une minorité de personnes. La moitié de notre échantillon déclare ainsi que les ambivalences sont «*aussi positives que négatives*», et 40 % les considèrent même comme positives¹⁶.

Tableau 3**Évaluation des ambivalences**

	<i>En pourcentage</i>
Très positives	1 %
Plus positives que négatives	39 %
Aussi positives que négatives	50 %
Plus négatives que positives	8 %
Très négatives	2 %

N = 118 personnes.
Source : Étude de 1999.

¹⁵ La question 52 est libellée comme suit : «Avec quelle fréquence avez-vous déjà pensé à ce genre de choses dans le passé ?».

¹⁶ La question 51 était la suivante : «Pour résumer, diriez-vous que vous jugez ces ambivalences très positives, plus positives que négatives, aussi positives que négatives, plus négatives que positives ou très négatives ?».

Il s'agit là d'un constat remarquable, car il met en lumière une conception pragmatique, dépourvue de préjugés, des ambivalences qui s'inscrivent dans le cadre de la formation des relations intergénérationnelles.

On trouve un autre exemple de l'expérience personnelle d'ambivalences dans les déclarations contradictoires formulées sur les relations en réponse à la question : «*[telle personne] et moi nous disputons souvent, mais néanmoins, nous nous sentons très proches, et nous nous aimons beaucoup*». La question : «*[telle personne] peut faire ce qu'il/elle veut, mais il/elle ne devrait pas oublier que les membres d'une famille ont des obligations réciproques*» renvoie, quant à elle, à la dimension institutionnelle.

En moyenne, sur les six déclarations contradictoires, nous observons 36 % de personnes d'accord.

Tableau 4

Personnes se déclarant d'accord avec les déclarations contradictoires concernant les relations

	<i>En pourcentage</i>
Accord	36 %
Accord partiel	20 %
Désaccord	44 %

N = 228 dyades.
Source : Étude de 1999.

Même si cette échelle de Likert à entrées multiples ne constitue qu'un indicateur grossier de l'expérience de l'ambivalence, et ne reflète que partiellement le sentiment déclaré «de tiraillement», elle n'en montre pas moins l'ambivalence dans l'évaluation des relations. Les différences entre les questions expliquent les divergences de résultats pour ces deux mesures. En effet, tandis que l'une fait référence à un sentiment général de tiraillement, les autres sont plus contextualisées. D'autres instruments devront être développés afin de construire des échelles plus différenciées et plus fiables¹⁷.

¹⁷ Dans une prochaine étape, nous devons rapporter le sentiment de tiraillement à des contextes individuels afin de pouvoir le différencier.



■ Analyse différenciée des ambivalences

Le tableau 5 différencie le sentiment de tiraillement suivant diverses relations dyadiques.

Tableau 5

«Fréquemment» tirailé entre deux directions (*pourcentage relatif à chaque dyade*)

Personne interrogée	Personne visée			
	Père	Mère	Fils	Fille
Père	-	-	41	48
Mère	-	-	51	39
Fils	42	32	-	-
Fille	50	54	-	-

Significatif = 0,693 ; N = 254 dyades¹⁸.
Source : Étude de 1999.

L'absence générale de différences significatives contraste avec les particularités de certaines dyades, en termes de génération et de rapports sexués. Dans les relations entre fils et pères, l'allégation d'ambivalence est moindre (41 % et respectivement 42 %) que dans les rapports entre filles et pères (48 % et respectivement 50 %). Le degré de réciprocité de ces opinions entre les différentes positions familiales présente un intérêt particulier. Nous observons peu de différences entre les réponses des enfants et celles des pères, ce qui signifie que les enfants font état d'ambivalences concernant leur père au même degré que les pères vis-à-vis de leurs fils et de leurs filles. Lorsqu'on examine les relations avec les mères, on relève au contraire des différences manifestes. L'écart est le plus marqué dans la relation entre mères et fils : tandis que les mères font le plus fréquemment état d'un sentiment de tiraillement (51 %), les fils représentent, d'après leurs réponses, la catégorie la moins ambivalente (32 %, voir également les cellules grisées dans le tableau 5). Quant aux filles, elles sont 54 % à exprimer un sentiment fréquent de tiraillement dans leurs relations avec leur mère. En revanche, 39 % seulement des mères font cette réponse¹⁹. Ces premiers résultats montrent qu'il faut étudier de près les relations dyadiques.

¹⁸ Les valeurs de signification renvoient au *r* de Pearson.

¹⁹ Il convient de noter que la réciprocité fait référence à des positions familiales, et non à des personnes au sein de telle ou telle famille.

Ce type de différenciation est facile à accepter, mais qu'en est-il de l'hypothèse d'une dimension personnelle et institutionnelle de l'ambivalence²⁰ ? Pour mettre en œuvre ces idées, nous avons élaboré un indicateur de l'ambivalence à l'aide d'une liste d'attributs qui décrivent la relation²¹. Des attributs comme «chaleureuse» ou «affectueuse» sont associés au pôle de la «convergence». Des attributs comme «indifférente» ou «superficielle» représentent le pôle de la «divergence». «Prévisible» ou «inflexible» renvoient à la «reproduction», et «ouverte à de nouvelles expériences» ou «très variée» constituent des exemples «d'innovation». L'applicabilité de chaque attribut a été notée sur une échelle de Likert en cinq points. L'analyse factorielle a contribué à déterminer les attributs appropriés à la construction des échelles respectives. Chaque échelle exprime la même notation de l'applicabilité sur cinq points, et nous renseigne donc sur l'applicabilité moyenne des pôles respectifs. Lorsque des pôles opposés s'appliquent simultanément, nous considérons qu'il s'agit d'un indicateur d'ambivalence. Ainsi, l'applicabilité concomitante des pôles «convergence» et «divergence» indique une «ambivalence personnelle». La combinaison de «reproduction» et «innovation» témoigne en revanche d'une «ambivalence institutionnelle». Étant donné que l'ambivalence dans les relations intergénérationnelles n'a pas fait l'objet de recherches quantitatives, notre objectif était de découvrir simplement l'expérience de l'ambivalence en tant que telle²².

Notre analyse montre qu'en moyenne, les personnes interrogées vivent plus fréquemment des ambivalences institutionnelles

20 Cette distinction semble compatible avec les considérations de Cohler sur le personnel et le social (*cf.* Cohler, 2000).

21 Ces attributs figurent dans la question 27 du questionnaire.

22 Ce n'est pas seulement une question de calcul adéquat, mais cela concerne aussi la nature du phénomène. L'ambivalence peut-elle être différenciée en termes d'intensité, et les constats d'ambivalence élevée et nulle résultent-ils de la même fonction linéaire ? Nous avons observé que notre scepticisme était corroboré par Priester et Petty (1996). Pour ce qui est de la mesure de l'ambivalence, voir également le document de travail 34.3 (Lettke 2000a). Lettke et Klein rédigent actuellement un texte portant sur la mesure des ambivalences, qui sera inclus dans un recueil de Karl Pillemer et Kurt Lüscher (en préparation). Dans la présente étude, les deux échelles relatives aux pôles opposés (couvrant chacune l'applicabilité, la semi-applicabilité et la non-applicabilité) peuvent se combiner de quatre manières : comme nous l'avons déjà indiqué, l'applicabilité des deux pôles exprime une ambivalence. L'applicabilité d'un pôle et la non-applicabilité de l'autre indiquent des réponses tranchées. L'applicabilité partielle d'au moins un pôle est désignée sous le terme «ambivalence partielle», et la non-applicabilité des deux pôles est appelée «non-pertinence». Dans ce cas, la non-pertinence renvoie uniquement aux deux pôles d'une dimension et ne doit pas être comprise comme impliquant la non-pertinence générale d'une relation.



(47 %) que des ambivalences personnelles (31 %) ²³. En outre, les ambivalences institutionnelles s'observent plus souvent parmi les enfants, les ambivalences personnelles se manifestant un peu plus fréquemment chez les parents ²⁴.

Après une différenciation selon les dyades, nous observons des variances significatives dans les ambivalences personnelles (cf. tableau 6). Cependant, nous constatons que les ambivalences apparaissent plus souvent dans les relations avec les membres masculins de la famille (pères et fils). Là encore, la dyade fils-mère contraste fortement avec les autres.

Tableau 6**Ambivalence personnelle (pourcentage relatif aux dyades respectives)**

Personne interrogée	Personne visée			
	Père	Mère	Fils	Fille
Père	-	-	45	36
Mère	-	-	36	23
Fils	44	18	-	-
Fille	32	22	-	-

Significatif = 0,201 ; N = 237 dyades.
Source : Étude de 1999.

23 Dans la dimension institutionnelle, nous avons observé 48 % de réponses tranchées et 5 % de cas relevant de la catégorie «non-pertinence». Dans la dimension personnelle, 65 % des réponses pourraient être qualifiées de «tranchées» et 3 % comme «non pertinentes». Les cas tenus pour «non-pertinents» pourraient désigner des familles dans lesquelles il existe le moins de potentiel d'ambivalences, comme l'indique notre étude, parce que, selon leur jugement, nos rubriques ne s'appliquent pas à leurs relations. Le fait que ce soit seulement vrai pour une minorité souligne le bien-fondé de l'instrument.

24 Cette répartition pourrait s'expliquer par le fait que les enfants se préoccupent davantage des aspects institutionnels, comme la distanciation par rapport aux parents, tandis que les aspects personnels des relations comptent davantage pour les parents. Cela concorde avec un constat fréquent dans les études intergénérationnelles : les parents qualifient la relation avec leurs enfants de plus proche, et inversement. La présence de ces deux types d'ambivalences pourrait avoir une origine commune, à savoir la dépendance, que Smelser qualifie de circonstance qui «alimente l'ambivalence» (1998). En qualité de membres d'une génération plus établie ou rangée (institutionnalisée), qui fait face à l'éloignement progressif des enfants, les parents sont dépendants des aspects émotionnels de la relation. De leur côté, les enfants, qui sont sûrs de l'amour de leurs parents, dépendent davantage des schémas institutionnalisés de la vie (de famille), car leur expérience est limitée du simple fait de leur âge.

Comme le montre le tableau 7, la dyade mère-fils affiche également la différence la plus marquée concernant l'ambivalence institutionnelle, mais dans la direction inverse. Cela concorde avec le constat général selon lequel l'ambivalence institutionnelle peut être attribuée aux enfants et particulièrement, aux fils. Autre constat parallèle : dans la plupart des dyades, les ambivalences sont plus fréquentes dans les relations avec les membres masculins de la famille.

Tableau 7

Ambivalence institutionnelle (pourcentage relatif aux dyades respectives)

Personne interrogée	Personne visée			
	Père	Mère	Fils	Fille
Père	-	-	43	37
Mère	-	-	41	30
Fils	74	84	-	-
Fille	60	44	-	-

Significatif = 0,000 ; V de Cramer = 0,343 ; N = 237 dyades.
Source : Étude de 1999.

Pour résumer, on peut affirmer que l'ambivalence institutionnelle est plus fréquente et varie davantage en fonction des relations dyadiques. De toute évidence, le rôle des fils, et particulièrement de la dyade mère-fils, semble avoir une signification particulière dans l'ambivalence des relations familiales, ce que les études à venir devront approfondir.

■ Stratégies de gestion des ambivalences

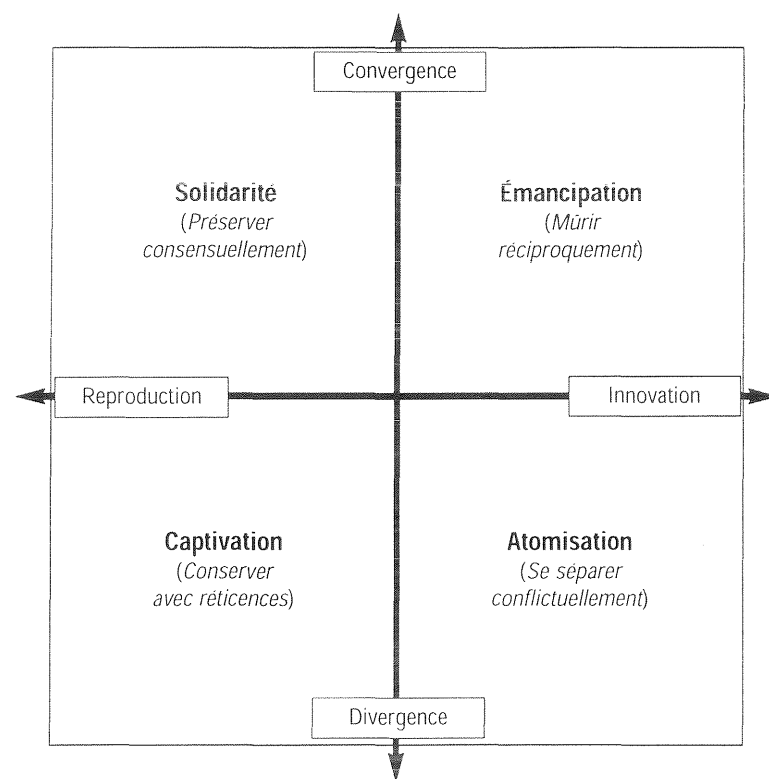
Dès l'étude qualitative (Lüscher et Pajung-Bilger, 1998), un modèle a été conçu sur la base de la distinction entre une dimension personnelle et une dimension institutionnelle des relations, afin de déduire quatre *stratégies différentes pour gérer les ambivalences* : solidarité, émancipation, atomisation et captivation. Présenté sous forme de schéma, ce modèle affiche la structure présentée à la page suivante.

Dans l'étude de 1999, l'information sur la gestion des ambivalences a été collectée à l'aide de questions sur la manière dont les familles s'entendent et gèrent les situations ambivalentes.



Les personnes ont également été interrogées sur leur réaction face à deux situations de la vie quotidienne potentiellement conflictuelles, à savoir une demande d'aide financière de la part des enfants, et le choix d'un partenaire par les enfants.

Modèle heuristique général de l'ambivalence intergénérationnelle



Le tableau 8 page 161 présente la répartition des réponses. Même si elles sont d'une valeur variable, la solidarité et l'émancipation constituent les stratégies dominantes, bien que l'on rencontre aussi des cas d'atomisation et de captivation. On pourrait avancer que les deux premières stratégies ayant une connotation positive, les réponses sont parfois biaisées en leur faveur par l'impératif de désirabilité sociale²⁵.

²⁵ Il ne faut pas non plus oublier que dans notre échantillon, les familles qui entretiennent de bonnes relations sont probablement surreprésentées, car les autres ne se prêtent pas aussi volontiers aux interviews sur ce sujet, et sont plus réticentes lorsqu'il s'agit de communiquer les coordonnées des autres membres de la famille à interroger, ce que nécessite la méthode d'échantillonnage retenue.

Tableau 8

Stratégies de gestion des ambivalences en plusieurs questions²⁶

En pourcentage

Questions	Stratégies				N = personnes
	Solidarité	Émancipation	Atomisation	Captivation	
1. Entente entre les membres de la famille	59	29	2	10	119
2. Gestion des situations ambivalentes par les membres de la famille	26	56	13	5	120
3. Réaction face à une demande d'aide financière par les enfants	54	29	10	7	116
4. Réaction au choix de partenaire	64	25	3	8	110

161

Source : Étude de 1999.

Dans les sections qui suivent, nous nous concentrons sur l'exemple 2 (question 14), dans lequel les ambivalences sont directement mentionnées. En outre, la fréquence des stratégies nous permet de supposer que le «biais de la solidarité» est minimisé dans cette question (26 % au tableau 8). *Une analyse des correspondances* nous aide à attribuer des variables moyennes aux diverses stratégies²⁷. Étant donné que nous nous

²⁶ Les quatre exemples renvoient aux questions 12, 14, 34 et suivantes, et 42 et suivantes de notre questionnaire. Étant donné la longueur des questions, nous reproduisons ici uniquement la question 14, afin d'illustrer ce type d'instrument : «Il arrive que les membres d'une famille se trouvent dans des situations qui leur semblent contradictoires, et il arrive également que leurs relations paraissent ambivalentes. Les familles peuvent gérer ces situations ou ce type d'impression de manières très variables. Voici quelques possibilités : laquelle décrit le mieux la façon dont votre famille gère ces situations ? Si aucune de ces suggestions ne s'applique, pourriez-vous résumer avec vos propres mots la manière dont votre famille agit habituellement ?». Les réponses proposées étaient les suivantes : «Nous discutons surtout pour nous comprendre, même si, en fin de compte, nous ne trouvons pas de solution claire» (émancipation) ; «Étant donné que les discussions ne font qu'aggraver les tensions existantes, nous préférons nous éviter et ne pas aborder ces sujets» (atomisation) ; «Nos discussions prennent habituellement fin lorsque quelqu'un contraint les autres à accepter son point de vue» (captivation) ; et «Nous cherchons un compromis jusqu'à ce que tout le monde soit satisfait» (solidarité).

²⁷ Pour la méthode et l'application de l'analyse des correspondances, cf. Greenacre et Blasius (1994).



intéressons aux correspondances générales, nous ne nous référons pas à des dyades particulières dans nos formulations sur les variables générales, telles que la qualité d'une relation.

L'analyse des correspondances montre que la stratégie de la *solidarité* est prédominante dans les dyades père-fils²⁸. D'une manière générale, la solidarité s'accompagne de bonnes relations dyadiques, ainsi que de bonnes relations au sein de la famille dans son ensemble. Dans ce cas, on observe peu de réflexions sur l'ambivalence, mais une forte approbation de la morphologie traditionnelle de la famille. Il est significatif que le sentiment de tiraillement soit rare dans ces cas-là, et que les réponses tranchées dominent dans les descriptions des aspects tant personnels qu'institutionnels des relations.

La stratégie d'*atomisation* prédomine dans les relations des fils à leurs parents. Ces relations se caractérisent par leur qualité médiocre. La tendance à se séparer de la génération parentale est également étayée par une forte opposition aux conceptions traditionnelles de la famille. Une évaluation négative des ambivalences et une faible tolérance de l'ambiguïté entraîne les décisions dans la même direction. D'un autre côté, un niveau d'instruction formelle élevé permet à ces personnes de vivre de manière autonome. Néanmoins, nous pouvons discerner des traces d'ambivalence, particulièrement dans la dimension institutionnelle.

La *captivation* est une stratégie que l'on trouve surtout dans les relations entre les filles et leurs parents. Ces cas se caractérisent par des relations de très mauvaise qualité. Cette situation semble très claire (quoique très malheureuse). Le fait que cette stratégie s'accompagne d'un sentiment fréquent de tiraillement indique qu'il existe des attentes très ancrées culturellement sur ce que doivent être de bonnes relations intergénérationnelles. Par conséquent, c'est alors avant tout dans la dimension personnelle que les ambivalences peuvent être identifiées. Le terme «captivation» semble bien choisi, parce que les personnes interrogées ne se préoccupent pas particulièrement de l'ambivalence, ce qui constituerait une condition préalable à un changement de leur situation. C'est la raison pour laquelle elles sont littéralement captives de leur relation.

28 Il convient de noter que dans les dyades mentionnées, l'ordre des personnes est important pour distinguer les différentes relations. La première personne est toujours celle qui parle, et la deuxième est le membre de la famille auquel la personne interrogée fait référence (par exemple, dyade père → fils).

L'*émancipation* semble être une stratégie liée non tant aux aspects de la relation qu'aux traits de la personnalité. Si les stratégies évoquées ci-dessus peuvent être décrites selon deux axes de l'analyse des correspondances (l'un représentant la qualité de la relation, et l'autre la position au sein de la famille), l'*émancipation* semble être liée à un troisième axe²⁹.

Jusqu'ici, nous constatons une distinction claire entre les différentes stratégies. Alors que la captivation et l'atomisation sont associées à des relations de mauvaise qualité, la solidarité correspond à de bonnes relations, ce qui souligne l'influence majeure de cette variable. Même si certains résultats suggèrent que l'atomisation et la captivation sont les stratégies privilégiées dans les cas d'ambivalence manifeste, on ne peut pas proprement parler d'un lien général entre ces deux variables.

■ Perspectives

163

L'intérêt croissant pour les relations intergénérationnelles dans les sociétés contemporaines, et, par voie de conséquence, dans les sciences sociales, auquel nous faisons référence dans notre introduction, remonte aux évolutions qui sont à l'origine du processus de modernisation, telles que les préoccupations relatives au développement d'une identité personnelle. D'autres facettes sont ensuite apparues dans le sillage de l'organisation des systèmes de protection sociale, destinés à compenser les carences liées à la classe et à la vulnérabilité personnelle tout au long de la vie. La définition sociale des rôles et du statut des deux genres était toujours imbriquée dans l'institutionnalisation des relations entre les jeunes et les vieux, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des liens de parenté.

²⁹ L'un des objectifs de l'analyse des correspondances est de faire une typologie des cas qui puisse être organisée dans un espace multidimensionnel. Il est en principe possible de décrire la variable de gestion choisie (qui consiste en quatre catégories de réponses) dans un espace tridimensionnel. Le premier axe peut être clairement décrit comme la qualité de la relation, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus. Cette dimension peut facilement être identifiée comme la «dimension personnelle» de notre modèle heuristique. Son importance est soulignée par la proportion de la variance expliquée : 60,4 %. La deuxième dimension est plus difficile à interpréter, car elle correspond au genre, à la génération, mais aussi à la qualité de la relation. Elle peut aussi renvoyer à la position au sein de la famille. La troisième dimension semble représenter la tolérance à l'ambiguïté. L'*émancipation* correspond de toute évidence à cette dimension. Elle ne contribue à aucun des deux premiers axes.



Les théories du changement social postulent un degré d'interdépendance et d'interpénétration de tous les domaines du développement sociétal sans précédent dans l'histoire humaine. Cette idée est rendue par le concept de mondialisation et par la notion de marché mondial, qui présuppose un flux international de communication. Cependant, ces processus intensifient également les contradictions inhérentes aux processus de modernisation³⁰. Les principaux indicateurs culturels et sociaux, ainsi que leurs interprétations, corroborent l'hypothèse selon laquelle le développement sociétal, dans le sens d'une différenciation continue des institutions traditionnelles, ne peut plus être tenu pour acquis.

Concernant le rôle fondamental des relations intergénérationnelles pour la socialité humaine, dans la sphère privée, la sphère publique et leurs interactions, on rencontre, ce qui est significatif, une argumentation contradictoire, qui pourrait être appelée le «*paradoxe générationnel*». D'une part, les relations intergénérationnelles sont perçues comme en danger à tous les niveaux sociaux : la société, les organisations, les entreprises et la famille. D'autre part, ces relations sont perçues comme les liens qui garantissent l'intégration sociale. Ici, le concept d'ambivalence peut servir de clé conceptuelle. Le potentiel d'ambivalence devient manifeste dans de larges pans de la population parce que les orientations traditionnelles, comme l'autorité ou la solidarité, ne peuvent plus être tenues pour acquises. En ce qui concerne les idées sur la normalité, la division quotidienne des rôles, les relations entre les sexes et les notions d'identité personnelle sont remises en question. L'organisation privée et publique des relations intergénérationnelles en tant que *tâche* devient manifeste, et gérer les ambivalences peut être conçu comme une méta-tâche qui devient nécessaire dans différents domaines. Utilisée sur le plan méthodologique, elle peut se révéler fructueuse tant au niveau de l'analyse micro et macrosociale que pour relier ces deux perspectives. Elle peut ainsi constituer un outil pour appréhender le «*problème des générations*» à l'époque actuelle, c'est-à-dire dans les sociétés contemporaines, avec leurs caractéristiques «*postmodernes*»³¹.

30 On trouve une conceptualisation utile du «*projet et du paradoxe de la modernisation*», avec référence à une théorie générale de l'action dans van der Loo et van Reijen (1997). Pour une présentation succincte concernant ce sujet, cf. Lüscher (2000b).

31 L'analyse des ambivalences intergénérationnelles constitue la préoccupation collective d'un réseau international parrainé par le *TransCoop-Project* de la Fondation Humboldt. Une série d'essais, édités par Karl Pillemer et Kurt Lüscher, devrait être publiée en 2002 (Londres, Elsevier).

■ Bibliographie

ATTIAS-DONFUT C., 1995, *Le double circuit des transmissions, les solidarités entre générations*, Paris, Nathan, pp. 41-81.

ATTIAS-DONFUT C., 1992, «Transmissions Between Generations and the Life Course», in: W. van den Heuvel *et al.* (dir.), *Opportunities and Challenges in an Aging Society*, Amsterdam, Académie royale des arts et des sciences des Pays-Bas, pp. 53-60.

BAUMAN Z., 1995, *Moderne und Ambivalenz, Das Ende der Eindeutigkeit*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 383 p.

BÉGEOT F., FERNANDEZ-CORDON J., 1997, «Demographic Convergence beyond National Differences», in J. Commaille, F. de Singly (dir.), *The European Family*, Dordrecht, Pays-Bas, Kluwer, pp. 23-44.

BENGTSON V., 2001, «Burgess Award Lecture», *Journal of Marriage and the Family*, Menashe/Wisconsin (en cours d'impression).

BENGTSON V., ROBERTS R., 1991, «Intergenerational Solidarity in Aging Families. An Example of Formal Theory Construction», *Journal of Marriage and the Family*, vol.53, Menashe/Wisconsin, pp. 856-870.

BENGTSON V. et al., 1985, «Generations, Cohorts and Relations between Age Groups», in R. Binstock, E. Shanas (dir.), *Handbook of Aging and Social Sciences*, New York, Van Nostrand, pp. 304-338.

BERGER P., LUCKMANN T., 1967, *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*, New York, Doubleday, 219 p.

BLEULER E., 18 avril 1914, (dir.), *Die Ambivalenz, Festgabe zur Einweihung der Neubauten*, Universität Zürich, Schultheiss.

BLEULER E., 1910-1911, «Zur Theorie des schizophränen Negativismus», *Psychiatrisch-Neurologische Wochenschrift*, n° 18, pp. 171-176 ; n° 19, pp. 184-187 ; n° 20, pp. 189-191 ; n° 21, pp. 195-198.

BÖHMER S., 2000, «Generationenambivalenzen operationalisieren. Grundmuster der Beziehungen zwischen Eltern und ihren erwachsenen Kindern», Constance, Forschungsschwerpunkt «Gesellschaft und Familie», Arbeitspapier Nr. 34.2, 56 p.

BOSS P., 1998, *Ambiguous Loss*, Harvard, University Press, 155 p.

BRONFENBRENNER U., MORRIS P., 1998, «The Ecology of Developmental Process», in R. Lerner (dir.), *Handbook of Child Psychology*, Cinquième édition, vol. 1, *Theoretical Models of Human Development*, New York, Wiley, pp. 993-1028.

BUNDESMINISTERIUM FÜR FAMILIE, SENIOREN, FRAUEN UND JUGEND, 2001, *Dritter Bericht zur Lage der älteren Generation*, Berlin, Deutscher Bundestag, Drucksache 12/7992, 315 p.



BUNDESMINISTERIUM FÜR SOZIALE SICHERHEIT UND GENERATIONEN, 2000, *Ältere Menschen, Neue Perspektiven*, Seniorenbericht 2000, Vienne.

COENEN-HUTHER J., KELLERHALS J., VAN ALLMEN M., 1994, *Les réseaux de solidarité dans la famille*, Lausanne, Réalités Sociales.

COHLER B., 2000, «Reconciling the Social and the Personal: Ambivalences and the Multi-Generation Family», Constance, Forschungsschwerpunkt «Gesellschaft und Familie», Arbeitspapier Nr. 36, 16 p.

COHLER B., 1983, «Autonomy and Interdependence in the Family of Adulthood. A Psychological Perspective», *The Gerontologist* vol. 23, Gerontological Society, Washington D.C., pp. 33-39.

COONTZ S., 2000, *The Way We Never Were. American Families and the Nostalgia Traps*, New York, Basic Books, 391 p.

COSER L., 1965, *The Functions of Social Conflict*, Londres, Routledge.

DONATI P., 1995, «Il malessere generazionale della famiglia: dove va l'intreccio fra le generazioni», in P. Donati (dir.), *Quarto rapporto Disf. sulla famiglia in Italia*, Cinisello Balsamo, Edizioni San Paolo, pp. 27-87.

DREMAN S., (dir.), 1997, *The Family on the Threshold of the 21st Century*, New Jersey, Lawrence Erlbaum, 308 p.

ENGSTLER H., 1999, *Les familles en Allemagne, un bilan statistique*, Bonn, Bundesministerium für Familie, Senioren, Frauen und Jugend, (adresse pour commandes : Rochhusstrasse 8-10, D - 53123 Bonn), 183 p.

FINCH J., MASON J., 1992, *Negotiating Family Responsibilities*, Londres, Routledge.

FREUD S., 1975, *Zur Dynamik der Übertragung*, in *Schriften zur Behandlungstechnik, Studienausgabe*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, p. 158 (1ère édition 1912).

GAUTHIER A., 1996, *The State and the Family. A Comparative Analysis of Family Policies in Industrialized Countries*, Oxford University Press, 232 p.

GREENACRE M., BLASIUS J., (dir.), 1994, *Correspondence Analysis in the Social Science, Recent Developments and Applications*, Londres, Academic Press, 367 p.

HILL R., 1970, *Family Development in Three Generations. A Longitudinal Study of Changing Family Patterns of Planning and Achievement*, Cambridge, Schenkman.

HÖPFLINGER F., STUCKELBERGER A., 1999, *Demographische Alterung und individuelles Altern*, Zurich, Seismo, 349 p.

HÖPFLINGER F., 1997, «Haushalts-und Familienstrukturen im intereuropäischen Vergleich», in S. Hradil, S. Immerfall (dir.), *Die westeuropäischen Gesellschaften im Vergleich*, Opladen, Leske & Budrich, pp. 97-138.

KAUFMANN F.X., 2000, «Family Policies in Europe: A Framework and an Inquiry into their Differences and Congruences», in F.X. Kaufmann *et al.*, *Family Life and Family Policies in Europe*, Oxford, Clarendon (en cours d'impression).

KINGSTON P. et al., 2000, «Conflict and Ambivalence within Inter-Generational Relations», Contribution présentée à la conférence annuelle 2000 de la *British Society of Gerontology*, Oxford, Brookes University.

KOHLI M., KÜNEMUND H. (dir.), 2000, *Die zweite Lebenshälfte. Gesellschaftliche Lage und Partizipation im Spiegel des Alters-Survey*, Opladen, Leske & Budrich, 374 p.

KOHLI M., SZYDLIK M., (dir.), 2000, *Generationen in Familie und Gesellschaft*, Opladen, Leske & Budrich, 257 p.

KOHLI M., 1999, «Private and Public Transfers between Generations: Linking the Family and the State», *European Societies*, vol. 1, Londres, pp. 81-104.

KÜNEMUND H., REIN M., 1999, «There is More to Receiving than Needing: Theoretical Arguments and Empirical Explorations of Crowding in and Crowding out», *Aging and Society*, vol. 19, pp. 93-121.

LETTKE F., 2000a, «Generationenambivalenzen operationalisieren: Von der Messung zur Klassifizierung von Ambivalenz», Constance, Forschungsschwerpunkt «Gesellschaft und Familie», Arbeitspapier Nr. 34.3, 90 p.

LETTKE F., 2000b, «Es bleibt alles anders. Zur prägenden Kraft der familialen Sozialisation auf die Generationenbeziehungen», in A. Lange, W. Lauterbach (dir.), *Kinder in Familie und Gesellschaft zu Beginn des 21sten Jahrhunderts*, Stuttgart, Lucius & Lucius, pp. 131-151.

LOO H. VAN DER, REIJEN W. VAN, 1992, *Modernisierung, Projekt und Paradox*, Munich, DTV, 279 p.

LOWENSTEIN A. et al., 4-9 avril 2000, «Oasis: Old Age and Autonomy: The Role of Service Systems and Intergenerational Family Solidarity», Contribution à la conférence «Concepts and Design of Intergenerational Research», Berlin, Europäische Akademie.



LÜSCHER K., 2000a, «Die Ambivalenz von Generationenbeziehungen. Eine allgemeine heuristische Hypothese», in M. Kohli, M. Szydlik (dir.), *Generationen in Familie und Gesellschaft*, Opladen, Leske & Budrich, pp. 138-161.

LÜSCHER K., 2000b, «Ambivalence: A Key Concept for the Study of Intergenerational Relations», in S. Trnka (dir.), *Family Issues between Gender and Generations: Seminar Report, European Observatory on Family Matters at the Austrian Institute for Family Studies*, Luxembourg, Office des publications officielles des Communautés européennes, pp. 11-25.

LÜSCHER K. et al., 2000a, «Generationenambivalenzen operationalisieren: Konzeptuelle, methodische und forschungspraktische Grundlagen», Constance, Forschungsschwerpunkt «Gesellschaft und Familie», Arbeitspapier Nr. 34.1, 54 p.

LÜSCHER K. et al., 2000b, «Generationenambivalenzen operationalisieren: Instrumente» Constance, Forschungsschwerpunkt «Gesellschaft und Familie», Arbeitspapier Nr. 34.4, 293 p.

LÜSCHER K., 1998a, «Postmodern Societies, postmodern Families?» in M. Koen, *The Family Contemporary Perspectives and Challenges*, Brochure commémorative en l'honneur de Wilfried Dumon, Louvain, University Press, pp. 181-194.

LÜSCHER K., PAJUNG-BILGER B., 1998, *Forcierte Ambivalenzen. Ehescheidung als Herausforderung an die Generationenbeziehungen unter Erwachsenen*, Constance, Universitätsverlag, 241 p.

LÜSCHER K., PILLEMER K., 1998, «Intergenerational Ambivalence. A New Approach to the Study of Parent-Child Relations in Later Life», *Journal of Marriage and the Family* vol. 60, Menasha/Wisconsin, pp. 413-425.

LYE D., 1996, «Adult Child-Parent Relationships», *Annual Review of Sociology*, vol. 22, pp. 79-102.

MARRIS P., 1996, *The Politics of Uncertainty. Attachment in Private and Public Life*, Londres, Routledge, 168 p.

MARRIS P., 1991, «The Social Construction of Uncertainty», in C. Parkes, *Attachment across the Life Cycle*, Londres, Tavistock, pp. 77-90.

MARSHALL V. et al., 1993, «Conflict over Intergenerational Equity. Rhetoric and Reality in a Comparative Context», in V. Bengtson, A. Achenbaum (dir.), *The Changing Contract Across Generations*, New York, De Gruyter, pp. 119-140.

MERTON R., 1976, *Sociological Ambivalence and Other Essays*, New York, The Free Press, 287 p.

MERTON R., BARBER E., 1963, «Sociological Ambivalence», in E. Tiryakian, *Sociological Theory, Values, and Sociocultural Change*, New York, Harper, pp. 94-95.

OTSCHERET E., 1988, *Ambivalenz. Geschichte und Interpretation der menschlichen Zwiespältigkeit*, Heidelberg, Roland Asanger, 161 p.

PILLEMER K., LÜSCHER K., (dir.), *Intergenerational Ambivalences. Progress from the Humboldt-TransCoop Project* (en cours de rédaction).

PILLEMER K., SUITOR J., 1992, «Violence and Violent Feelings: What Causes Them Among Family Caregivers?», *Journal of Gerontology, Social Sciences*, vol. 47, n° 4, pp. 165-172.

PRIESTER J., PETTY R., 1996, «The Gradual Threshold Model of Ambivalence, Relating the Positive and Negative Bases of Attitudes to Subjective Ambivalence», *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 71, n° 3, pp. 431-449.

REIN M., 1994, *Solidarity Between Generations. A Five-Country Study of the Social Process of Aging*, Vienne, Institut für Höhere Studien, Reihe Politikwissenschaft 1994, 22 p.

ROSENMAYR L., 1992, «Sexualität, Partnerschaft und Familie älterer Menschen», in P. Baltes, J. Mittelstraß (dir.), *Zukunft des Alterns und gesellschaftliche Entwicklung*, Berlin, de Gruyter, pp. 461-491.

ROSENMAYR L., 1983, *Die späte Freiheit*, Berlin, Severin & Siedler, 413 p.

SCHARF T. et al., 2000, *Social Exclusion and Older People: Towards a Conceptual Framework*, Staffordshire, Keele University, Centre for Social Gerontology, working Paper n° 8.

SEGALEN M., 1993, «Die Tradierung des Familiengedächtnisses in den heutigen französischen Mittelschichten», in K. Lüscher, F. Schultheis (dir.), *Generationenbeziehungen in «postmodernen» Gesellschaften*, Constance, Universitätsverlag, pp. 157-169.

SMELSER N., 1998, «The Rational and the Ambivalent in the Social Sciences», *American Sociological Review*, vol. 63, n° 1, pp. 1-16.

STATISTISCHES BUNDESAMT (dir.), 2000, *Statistisches Jahrbuch für die Bundesrepublik Deutschland 1999*, Stuttgart, Metzler-Poeschel.

THOMPSON D., 1996, *Selfish Generations. How Welfare States Grow Old*, Knapwell, White Horse.

WALKER A., (dir.), 1996, *The New Generational Contract. Intergenerational Relations, Old Age and Welfare*, Londres, UCL Press, 241 p.